

Flashes

Élie Castiel

Number 170, March 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49951ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (1994). Review of [Flashes]. *Séquences*, (170), 49–49.

BLACK TO THE PROMISED LAND — Israël 1992. 75 minutes. **Réal.:** Madeleine Ali. Documentaire

Elle-même noire, convertie au judaïsme, Madeleine Ali nous livre un document des plus singuliers. En réunissant quelques dix adolescents noirs d'une école secondaire de Brooklyn et des jeunes Israéliens du même âge dans un kibboutz en Israël, la réalisatrice explore le délicat problème de l'intolérance en proposant la thèse du rapprochement des races, des ethnies, des couleurs et des religions. Cette expérience inattendue autant pour les spectateurs que pour les participants se révèle d'une enrichissante humanité. Sur le plan de la mise en scène, force est de souligner que, par moments, Madeleine Ali se permet de transformer le genre documentaire en petites séquences de fiction joliment réussies, comme celles se passant dans la cafétéria du kibboutz, ou bien encore lorsque les deux groupes se réunissent pour quelques joyeuses occasions. C'est à ces moments précis que le film projette un effet dramatique habilement accompli.

BOPHA! — États-Unis 1993. 121 minutes. **Réal.:** Morgan Freeman. **Int.:** Danny Glover, Malcolm McDowell, Alfre Woodard, Marius Weyers.

Plus qu'un film sur l'apartheid, la première réalisation du comédien noir Morgan Freeman se présente comme le drame poignant d'un père et de son fils, séparés par l'envenimement d'une réalité sociale et politique gérée par les forces d'un gouvernement ségrégationniste. Le cinéaste préfère opter pour une mise en scène conventionnelle plutôt que de sombrer dans les dédales de la métaphore, l'agrémentant même de quelques éléments mélodramatiques (en particulier lorsqu'il s'agit d'aborder les rapports entre le policier noir et sa femme). Il n'en demeure pas moins que la présence de formidables comédiens professionnels de renom procure au film un support narratif fort bien articulé. Les effets chocs (scènes de torture) s'inscrivent dans la plus pure tradition englobant les éléments narratifs du film à sensation, mais ici s'avérant tout de même fort pertinents, compte tenu de l'histoire racontée. En langue zoulou, le mot «bopha» (prononcez bopa) veut dire détention. Et dans le film de Morgan Freeman, ce vocable prend un double sens dans la mesure où il exalte un cri de justice et de liberté.

CADILLAC GIRLS — Canada 1993. 96 minutes. **Réal.:** Nicholas Kendall. **Int.:** Jennifer Dale, Mia Kirshner, Gregory Harrison.

Depuis quelque temps, mis à part quelques exceptions, les cinéastes canadiens (à ne pas confondre avec les québécois) préfèrent s'occuper des paysages et autres sites de tournage, plutôt que d'analyser les contours psychologiques des personnages qu'ils mettent en scène. La preuve, nous l'avons avec des films comme **My American Cousin**, **The Lotus Eaters** et **Cadillac Girls**. Premier long métrage de Nicholas Kendall, cette histoire familiale nous plonge dans une nature dépolluée, mais pourtant habitée par des gens soudainement pris de malaises existentiels. Jeune fille, le personnage de Sally a fui son village de la Nouvelle-Écosse pour aller vivre en Californie avec une enfant à naître que ses parents rejettent. Des années plus tard, de retour au bercail avec sa fille, maintenant adolescente, le fil des événements les oblige toutes deux à une réconciliation avec leurs origines. Et c'est à ce moment que le propos du cinéaste devient clair. Véritable hymne à l'esprit de famille, **Cadillac Girls** est aussi une ode au respect des traditions. Mais les comédiens ne semblent pas trop croire à ces nobles sentiments, à l'exception, peut-être, de Mia Kirshner, convaincante dans un rôle de jeune fille superficielle, naïve par moment, mais aussi forte et libre que le vent.

CAR 54, WHERE ARE YOU? — États-Unis 1994. 89 minutes. **Réal.:** Bill Fishman. **Int.:** David Johansen, John C. McGigley, Fran Drescher, Rosie O'Donnell

Inspiré d'une série télévisée des années 60 portant le même titre, le film de Bill Fishman se présente aussi comme un succédané des populaires **Police Academy**. Quand un flic bien intentionné mais maladroit a pour partenaire de route un compagnon timide et obsédé par les règlements, cela donne un film drôle pour ceux qui ont un sens de l'humour gras et sans conséquence. Entre la farce bouffonne et l'esprit *Saturday Night*, **Car 54, Where Are You?** surprend plus qu'il n'amuse. Les comédiens, quant à eux, s'en donnent à cœur joie. Et si on se laisse prendre à leur jeu, on risque, le temps d'une projection, de les joindre dans cet exercice totalement extérieur à la réalité.

HOUSE PARTY 3 — États-Unis 1993. 108 minutes. **Réal.:** Éric Meza. **Int.:** Kid'N Play, Angela Means, Khardi Alexander, Bernie Mac, David Edwards.

Les dénominateurs communs aux trois volets de cette série destinée à un public fervent de musique *rap* tournent autour du sexisme (bien que dans la deuxième partie, Queen Latifah, célèbre *rappeuse* intervenait à juste titre), de la vie facile, de la musique et bien entendu, de la présence de Kid et de Play, les deux inséparables amis. Si, dans les deux premières parties, on sentait un brin d'homophobie assez évident, le troisième segment s'évertue à dénoncer les pièges du mariage trop hâtif alors que l'un des deux principaux protagonistes conseille à son fidèle ami de faire autre chose que de gâcher sa vie. Mais comme les lois de la nature sont impénétrables, le *rappeur* épousera celle qu'il a choisie. Dans un autre ordre d'idée, les quelques éléments d'autocritique ne semblent pas assez exploités pour qu'on s'y intéresse. Par contre, la présence de quelques groupes de musique *rap*, sans aucun doute placés là pour fins de promotion, nous vaudront quelques amusants déhanchements.

MAUVAIS GARÇON — France 1992. 90 minutes. **Réal.:** Jacques Bral. **Int.:** Bruno Wolkowitch, Delphine Forest, Ludmila Mikael, Gabrielle Forest.

Avec **Mauvais Garçon**, Jacques Bral a construit un petit film sur la quête amoureuse, thème de prédilection de la vaste majorité des produits cinématographiques français. Donc, rien d'inédit dans le sujet. Le récit d'un jeune Don Juan, voleur de surcroît, à fort belle gueule, n'est pas non plus une nouvelle idée de scénario. Mais par suite de la quête frénétique de la femme par un voyou sans scrupule, du moins jusqu'à la toute fin prévisible, le cinéaste présente le conquérant et sa(s) victime(s) perdue(s) dans les méandres d'une modernité qui ne peut que les assujettir à un certain ordre social. Car les victimes ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. Par le biais de la «loi du plus fort», Jacques Bral a réalisé un étonnant film sur la complexité des règles du jeu de la séduction. Mais étrangement, il ne parvient pas toujours à exprimer toute l'essence du sujet, justement à cause d'une mise en situation d'un conventionnel désarmant.

Élie Castiel